

Le Chemin des amoureux



Olivier Cosson

Le chemin des amoureux

Éditions APARIS – Edifree
93200 Saint-Denis – 2011

www.edifree.com

Editions APARIS – Edifree

175, boulevard Anatole France – 93200 Saint-Denis

Tél. : 01 41 62 14 40 – Fax : 01 41 62 14 50 – mail : infos@edifree.com

Tous droits de reproduction, d'adaptation et de traduction,
intégrale ou partielle réservés pour tous pays.

ISBN : 978-2-8121-5787-5

Dépôt légal : Avril 2011

© Prénom & Nom Auteur

L'auteur de l'ouvrage est seul propriétaire des droits et responsable
de l'ensemble du contenu dudit ouvrage.

Thérèse prenait le soleil. Assise, elle sirotait une orangeade. En observant. De l'autre côté de la route, les ouvriers agricoles ramassaient les pommes de terre. Il faisait beau, et le soleil donnait. Elle passa sa main dans ses cheveux, afin de remettre son chignon brun, avec ses quelques mèches blanches, en ordre. Elle admirait sereinement le potager que Ferdinand, son mari, en sueur, bêchait, s'arrêtant de temps en temps pour s'éponger le front.

Sur le chemin des amoureux, Jacqueline revenait à bicyclette, avec les commissions sur le porte-bagages. La température de l'air était étouffante. Il y aurait sûrement de l'orage avant la fin de la journée, pensait-elle. A quelques enjambées de la maison, elle s'arrêta net et mit le pied à terre. Elle transpirait tellement, qu'elle décida de prendre un petit temps de repos. Ce qui était rare pour elle. Ses journées étaient souvent très chargées, entre le ménage, la lessive, les courses ou encore le repassage. Sans oublier de s'occuper aussi de son petit garçon, Jean. Et quand, bon gré, mal gré, toutes les corvées étaient finies, elle allait parfois aider Ferdinand, son beau père, au jardin. Elle regardait le paysage. La campagne, ses champs à perte de vue, l'impressionnait. Elle se sentait petite face à une telle

immensité. Au fond du chemin, une petite côte descendait vers les falaises de Grainval. Là, l'été, avant de devenir maman, Jacqueline passait le samedi après midi, à se baigner les pieds. Aujourd'hui, ce n'était plus qu'un lointain souvenir. Le samedi, c'était maintenant un jour comme un autre, dédié à l'entretien de la maison, et à sa petite famille. Elle rêvait du jour où elle pourrait, avec Adrien, son mari, et le petit, s'installer dans leur propre maison. En effet, elle vivait avec ses beaux parents. Et cela était une solution temporaire. C'était comme cela qu'Adrien le lui avait présenté. Elle était très reconnaissante à Thérèse et Ferdinand pour leur hospitalité, mais l'intimité de sa famille était en péril, voire inexistante. Elle réagit soudain, et dit, à haute voix.

– Il faut que je me dépêche un peu moi...

Elle remonta sur la bicyclette, et reprit la direction de la maison. Il était vraiment temps de rentrer, et de préparer la soupe. Adrien allait bientôt rentrer.

Lorsque Jacqueline arriva à la petite maison en briques rouges, elle se rendit compte qu'elle avait un peu traînée. Adrien était dans le jardin, en train de tirer sur sa cigarette. Jacqueline franchit la petite grille d'entrée, qui grinçait en s'ouvrant. Elle posa le vélo, puis couru vers Adrien, pour l'embrasser.

– Ça fait longtemps que tu es rentré ? demanda la jeune femme.

– Cela fait une dizaine de minutes. Tu étais encore aux commissions ?

– J'avais du mal à monter la côte de Grainval. Il fait tellement chaud, répondit-elle, un peu gênée.

Thérèse sortit de la maison, troublant le calme des retrouvailles des époux. Elle ne prit même pas la

peine de saluer Jacqueline, mais prit le panier des commissions, posé à terre, près du couple.

– Je vais commencer à éplucher les légumes, il se fait tard, dit-elle froidement.

Jacqueline rougit. Elle s’excusa de son retard, mais Thérèse tourna les talons, et rentra avec le panier, en claquant la porte d’entrée volontairement, exprimant ainsi son agacement. Jacqueline sentait les larmes lui monter, mais réussit à se reprendre, affichant un petit sourire à Adrien. Ce dernier, conscient du malaise, posa sa main délicatement sur son épaule.

– Elle a dû passer une mauvaise journée. Ne t’en fais pas, s’écria-t-il pour la rassurer.

Jacqueline regarda Adrien, et restait bouche bée. Comment Thérèse avait elle pu passer une mauvaise journée. Elle passait ses journées à se reposer, ou à se promener. Elle avait trouvé en sa belle fille la domestique idéale, profitant ainsi de son petit fils, lui volant les rares moments de complicité qu’elle aurait pu partager avec lui.

Après quelques secondes, remise de son émotion, mais un peu surprise de la réaction de son mari, elle regarda Adrien.

– J’aimerais vraiment que l’on puisse avoir notre maison, rien qu’à nous, s’écria-t-elle, pesant un à un les mots qu’elle venait de dire.

– J’y travaille. Quand Monsieur Preudhomme pourra me faire travailler à temps plein, nous pourrons l’envisager.

Adrien savait que la situation était compliquée, et que sa mère ne faisait guère d’efforts pour installer un peu de chaleur dans sa relation avec Jacqueline. Sa mère était froide, parfois même glaciale. Elle avait

hérité son tempérament de son propre père, peu affectueux avec ses enfants.

Jacqueline reprit ses esprits, et se blottit contre son mari. Ils s'embrassèrent.

Puis, il la prit par le bras, et ils rentrèrent. Jacqueline allait devoir cohabiter dans la cuisine, avec sa belle mère, une fois de plus. Elle devait également faire l'impasse sur l'incident, en lui présentant un sourire de façade. Elle avait l'habitude d'être soumise. Elle ferait bonne figure, une fois de plus.

Au souper, autour de la petite table ronde de la cuisine, le silence était pesant. Ferdinand essayait bien de lancer la conversation, ignorant l'incident qui avait opposé sa femme à Jacqueline, mais en vain. Tantôt, il parlait de la météo chaude, qui allait tourner à l'orage, ou de la pluie qui ferait du bien aux plantations. Ferdinand, ancien employé communal, avait toujours pris un soin particulier pour s'occuper des fleurs ou du potager. Jacqueline lui souriait amicalement. Elle aimait bien son beau-père. Souvent, le dimanche, il lui coupait quelques fleurs et lui offrait pour orner la maison. Ce qui n'était pas du goût de Thérèse, qui préférait voir les fleurs dans le jardin, plutôt que dans un vase. C'est surtout le fait qui les offre à Jacqueline, plutôt qu'à elle, qui la gênait. Ferdinand était son deuxième mari, car le père d'Adrien avait trouvé la mort dans un accident de chemin de fer, alors que le jeune garçon avait quatre ans. Il n'avait quasiment pas connu son père. Thérèse, alors veuve de bonne heure, avait pris son destin en main, refusant de s'apitoyer sur son sort. Pour survivre, elle avait travaillée dans l'école communale comme cantinière. C'est là qu'elle avait rencontré

Ferdinand, qui s'occupait des parterres de fleurs de la cour de récréation. Il l'avait timidement courisé, et elle l'avait laissé faire, sans vraiment s'investir dans la relation. Elle avait hésité lorsqu'il l'avait demandé en mariage, mais finalement, avait accepté davantage pour assurer leur avenir financier, que par amour.

Adrien se leva, et alla chercher une bouteille de vin de table dans le placard sous l'évier. Il ouvrit la bouteille, et servit un verre à sa mère, puis à Ferdinand. Il n'en proposa pas à Jacqueline. Elle ne buvait pas, mais il n'aurait même pas eu le réflexe de lui en proposer. Thérèse, impassible, sirota d'un trait le verre de vin. Elle eut ensuite un timide sourire, comme si l'alcool avait un peu apaisé l'ambiance. Jacqueline les laissa et sortit de table, afin de débarrasser. La conversation s'anima un peu, détendue par le vin. Jacqueline enfila son tablier, et commença à laver les assiettes.

Thérèse s'adressa alors à son fils.

– Est-ce qu'il va t'embaucher, ton coiffeur ? s'écria-t-elle, les joues rosées par l'alcool qui commençait à l'enivrer.

Adrien, un peu surpris, baissa les yeux.

– Je suis embauché. Reste à savoir s'il va me prendre à temps plein, c'est tout.

– Tu pourrais trouver un autre patron, ce n'est pas le travail qui manque, répondit la matriarche sèchement.

Jacqueline, qui entendait la conversation, était pour une fois plutôt d'accord avec sa belle mère. Plus vite l'argent rentrerait, plus vite ils pourraient quitter cette maison. Elle reprit son labeur, ignorant les bribes de

conversation, espérant qu'Adrien réagirait vite pour trouver la solution idéale.

Le lendemain matin, Thérèse pris la décision de descendre à Etretat pour chercher le pain. Le soleil rayonnait déjà, et promettait une belle journée.

Sur le bord de la route, Thérèse admirait le paysage, un vent léger lui balayant le visage. Elle prit conscience de la beauté des arbres, jouxtant la route. D'habitude, elle marchait en regardant ses chaussures, sans même lever la tête, allant au plus vite.

Elle arriva près du calvaire, et coupa par le petit bois. De chaque côté du chemin, les herbes folles se mélangeaient aux boutons d'or. Des marronniers centenaires bordaient la voie communale qui descendait à Etretat, plus rapidement que la par la route nationale. Et là encore, Thérèse flânait, se surprenant à humer une fleur, ou se posant contre un arbre pour un petit temps de repos. Elle qui ne prenait jamais le temps de faire jouer ses sens. Elle qui prenait la vie comme une longitudinale route, ne laissant jamais transpirer la moindre émotion, prenait le temps, découvrait pour une fois, le goût de se promener sans but.

Elle arrivait enfin à Etretat. Elle devait encore longer le cimetière, traverser l'Avenue Carnot, et trouverait alors les halles. Elle salua une ou deux dames qu'elle connaissait de vue, et passa d'un étal à l'autre. Le boucher, ventripotent, vêtu de sa blouse rougie par le sang des bêtes, lui vendit quatre beaux jarrets.

– Vous m'en direz des nouvelles, ma petite dame.

Thérèse, fit un sourire de circonstance, un peu forcé, comme tous les rares sourires qu'elle faisait.

Elle prit une miche de pain bien cuite chez le boulanger. Elle se hasarda même à admirer les petits paniers qu'une femme gitane confectionnait à la sortie des halles. A une fermière assise sur un petit tabouret, elle acheta de gros œufs, et un peu de lait. Elle suggérait à Jacqueline de faire des crêpes.

Elle tomba sur un petit panneau, à la sortie des halles, qui attira son attention. Un panneau d'affichage, où quelques agriculteurs cherchaient un vacher pour faire les foin cet été, et s'arrêta sur une annonce, en bas de la pancarte.

« Cherche femme de ménages trois jours par semaine. Tenue impeccable exigée. S'adresser à l'hôtel d'Angleterre, Etretat ». L'annonce, succincte, l'intrigua. Elle la détacha, et la glissa dans la poche de son manteau.

Elle entendit quelqu'un l'interpeller, avec une voix nasillarde.

– Bonjour Thérèse, c'est rare de te voir au marché.

Elle se tourna, et fit face à Marcelle, vieille connaissance de son passé. Elles avaient été assises l'une à côté de l'autre, sur les bancs de l'école des filles.

– Bonjour Marcelle, s'écria Thérèse, reprenant le masque qui la caractérisait tant.

Froide, et dénuée de toute émotion, de tout sourire, elle faisait face à l'autre femme, qui affichait un grand sourire derrière de grosses joues bien rosées.

– Ne me dis pas que tu songes à trouver un travail, s'écria Marcelle, qui l'avait vu détacher l'annonce.

Thérèse eut un moment de gêne, qui l'obligea à se reprendre.

– Evidemment, non. Mais cela pourrait intéresser ma brue.

– C'est un travail difficile. D'autant que l'intendante est un vrai chien de garde, autoritaire et peu aimable.

Thérèse eut un petit sourire.

– Tu connais des patrons aimables, toi ? De toute façon, ce qui compte c'est le travail, et le salaire. L'amabilité, cela n'a jamais payé la fortune.

Puis, les deux femmes prirent congés l'une de l'autre, sans grandes embrassades. Thérèse devait rentrer, et n'avait que faire des considérations de cette femme, avec qui, elle n'avait grands points communs.

Marcelle, plantée là, avait attendu un petit mot de gentillesse de Thérèse. Mais, en vain. Elle était déjà presque arrivée au coin de la rue, le pas pressant, sans aucune marque d'amitié pour l'autre femme.

Jacqueline épluchait les carottes que Ferdinand avait arrachées ce matin. Elle savait que Thérèse allait bientôt rentrer, et que celle-ci allait se mettre à la préparation du repas. C'est à peu près la seule chose qu'elle faisait. Elle aimait faire la cuisine, et pas question que sa belle fille lui vole la vedette. Par contre, Jacqueline, était régulièrement chargée de lui préparer la tâche. Tantôt, l'épluchage de légumes, tantôt une préparation de pâte à tarte. Mais, pour ce qui était de l'embellissement de la tâche, c'était elle, la maîtresse de maison, qui donnait le coup de main final.

Justement, Jacqueline l'entendit franchir la petite grille, qui comme à son habitude, grinçait.

« Faudrait peut être la huiler un peu cette grille », s'écria Thérèse, sèchement, à destination de son mari, qui arrosait ses fleurs.

Ferdinand leva à peine la tête, grommelant quelque chose d'incompréhensible. Thérèse entra dans la maison, prenant soin d'abord de décrotter soigneusement ses chaussures sur le vieux tapis, devant la porte. Jacqueline, leva la tête, et lui sourit poliment. Thérèse, lui rendit la politesse, ni plus, ni moins. Elle posa ses commissions sur la table. Dans un silence qui durait, les deux femmes rangèrent les courses dans le garde-manger. Thérèse enleva ses chaussures pour enfiler ses mules, enleva son manteau, n'omettant pas de retirer le morceau de papier de sa poche. Puis, elle enfila sa vieille blouse fleurie et râpée. Elle tendit le papier à Jacqueline.

– Tenez mon petit, j'ai pensé que cela pouvait vous intéresser, minauda inhabituellement Thérèse.

Etonnée, Jacqueline le saisit et le lu rapidement. Elle restait interloquée, ne pouvant décrocher la moindre parole.

Thérèse jubilait. Elle jubilait à l'idée d'avoir réussi encore une fois, son petit effet. Sa belle fille n'osait pas lui tenir tête, et elle le savait. Là encore, Thérèse avait marqué sa supériorité, et ce silence lourd, lui donnait encore la victoire.

– Cela pourrait mettre du beurre dans les épinards, non ? Et puis, ce ne serait que trois jours par semaine, ce qui vous laisse le temps quand même de vous occuper de la maison...

Thérèse avait volontairement provoqué Jacqueline. Cette dernière ne réagissait toujours pas. Tête basse, elle lisait et relisait ce fichu papier, incapable de décrocher la moindre réaction.

Pourtant, elle savait qu'elle devait réagir, et répondre à cet ultime affrontement que lui imposait sa belle-mère.

– Il faut que j'en parle avec Adrien, lâcha-t-elle enfin.

Les deux femmes s'observaient maintenant, face à face. Thérèse fit la moue. Jacqueline, la regarda avec attention, attendant une réaction. Mais Thérèse n'en fit rien.

Elle se contenta de remettre son chignon en place, tout en fixant toujours Jacqueline avec sévérité.

Jacqueline se décida alors à répliquer, devant l'absence de réaction de Thérèse.

– Et qui va s'occuper de Jean. Il a besoin d'attention. Il n'a que dix huit mois.

– Je peux m'en occuper moi. Et puis, je vous donnerais un petit coup de main pour l'entretien de la maison, s'écria froidement Thérèse, tentant habilement de la convaincre que ce travail était fait pour elle.

« Le petit coup de main » interpella Jacqueline. Qu'entendait-elle par là ? Thérèse ne s'investissait pas plus dans le ménage que dans le repassage, depuis que son fils et sa brue étaient venus vivre avec elle. Elle avait trouvé une bonne, même une bonniche, pensa Jacqueline. Thérèse se prélassait à longueur de journées, alors que la jeune femme ne s'adonnait qu'aux corvées ménagères, avec peu de temps de repos pour partager des moments de complicité avec son jeune fils. Peu de temps pour le voir grandir.

Jacqueline, bien décidée à ne pas tenir tête à sa belle-mère, prétextait qu'elle allait changer les couches de Jean, pour pouvoir la fuir. Elle quitta la cuisine,

laissant Thérèse, seule avec ses légumes, inachevés d'être épluchés. La femme au chignon, prit les légumes, les mis dans l'évier, et fit couler un petit peu d'eau dessus. Puis, comme pour fêter cette petite victoire face à sa belle fille, sortit la bouteille de vin de table, et s'en servit un verre. Elle s'assied, et se délecta du précieux liquide, tout comme elle se délectait du petit effet qu'elle venait de provoquer.

L'horloge de la cuisine sonna cinq fois. Il était dix sept heures. Adrien, rentra du travail, trouvant une cuisine vide. Sur la table, trônait une bouteille de vin rouge, quasiment vide.

Seul vestige d'un moment peu agréable. Le repas du midi s'était fait sans Jacqueline, qui avait prétexté un mal de tête pour s'aérer sur le chemin des amoureux avec petit Jean. Thérèse et Ferdinand avaient déjeunés seuls, sans grande conversation. Il faut dire que Thérèse avait peu mangée, mais avait bu plus que de raison. A cette heure, elle cuvait derrière la maison, affalée sur une vieille chaise. Ferdinand, lui, était parti à Etretat. Chaque mardi après midi, il retrouvait ses copains, traînait dans les cafés, jouant à la belotte ou aux dominos. Il rentrait généralement vers dix neuf heures, et allait se coucher, las d'avoir bu des coups une bonne partie de l'après midi, dans les troquets du village.

Thérèse avait bien essayé d'empêcher ses sorties hebdomadaires, mais en vain. Ferdinand ne cédait pas sur ces seuls moments de détente qu'il s'accordait, après avoir passé sa semaine à retourner la terre, ou entretenir les parterres floraux que Thérèse aimait tant. C'était son petit instant de repos, sans sa femme autoritaire, constamment sur son dos.

Adrien, étonné du calme de la maison, chercha sa femme. Il passa dans la salle à manger, puis entra dans la chambre. Il trouva là Jacqueline, assise sur le lit, surveillant petit Jean, qui gazouillait par terre, avec des cubes en bois. Il était rare que la jeune femme se repose, et cette attitude surprit Adrien.

Il embrassa sa femme et son fils. Jacqueline lui sourit timidement. Adrien détecta un malaise perceptible.

– Qu'est ce qui se passe ? Cela ne va pas ? s'empressa-t-il de demander.

– Oui, oui, ça va, répondit la jeune femme, après un long silence qui dissimulait une situation peu ordinaire.

Après ce long silence, une larme perla sur la joue de la jeune femme. Elle essaya de la dissimuler en se retournant vers Jean, mais Adrien l'avait vu.

Il s'approcha d'elle, l'entourant de ses bras, et renouvelant ses interrogations. Jacqueline lui expliqua alors la petite altercation avec Thérèse, à propos de ce travail qu'elle lui avait trouvé.

Adrien, surpris, s'assied à son tour sur le lit. Il trouva d'abord l'idée que sa femme travaillant à l'extérieur plutôt saugrenue, puis au fur et à mesure que les minutes passaient, il pensa à l'argent qu'elle pourrait gagner. Un travail dans un hôtel aussi prestigieux que celui-là devait rapporter au moins cent vingt ou cent cinquante francs par mois. Cela pourrait les aider à quitter plus vite le nid gangréné de Thérèse, qui les oppressait l'un et l'autre, diminuant leurs moments d'intimité au quotidien.

L'idée faisait son chemin. Il exposa à sa femme, sous les yeux du garçonnet, qui continuait à jouer, les

arguments qui les approcheraient peut-être de leur principale quête, cette maison, rien qu'à eux, qu'ils attendaient depuis tellement longtemps.

Cependant, Adrien ne forçait rien, ni dans sa pensée, ni dans ses paroles, contrairement à Thérèse, qui se révélait de plus en plus inquisitrice. Jacqueline apprécia la discussion avec son mari, véritable ciment du couple, et si rare dans cette vie en communauté. Une discussion à huit clos, avançant les avantages et inconvénients d'un tel changement. Jacqueline promit d'y réfléchir, voyant maintenant, dans ce travail qui l'effrayait tant ce matin, la perspective d'une nouvelle vie, une vie rêvée à laquelle elle avait presque renoncée. La situation pouvait donc se retourner à leur avantage, et à cette idée, retrouva le sourire.

Le soir, au diner, l'ambiance était glaciale. Thérèse était allée se coucher, après une journée d'ivresse ensoleillée. Elle n'avait prévenu personne de son absence au souper. Au bout de la table, Ferdinand lapait sa soupe comme un chat son lait, sans dire un mot. Adrien regardait son épouse. Celle-ci était perdue dans ses pensées. Quand irait-elle se présenter à l'hôtel d'Angleterre ? Comment s'habillerait-elle ? Que devrait-elle dire ? Toutes ces interrogations trottaient dans son esprit. Elle se ressaisit soudain, se redressant. Elle dit d'une voix douce à son mari.

– Tu devrais peut-être aller voir ta mère...

Adrien s'exécuta sans dire mot. Jacqueline s'efforça de sourire à Ferdinand, qui lui répondit poliment, et se força à dire un mot à sa belle-fille.

– Petit Jean a bien mangé ce soir, n'est-ce pas ?

– Oui, il a mangé un peu de soupe, et un yaourt.

Jean commençait tout juste à marcher. Il tournait autour de la table, à quatre pattes, et parfois, il réussissait aussi à faire quelques pas.

Adrien revint.

– Elle dort à poings fermés, s’écria-t-il.

– Elle cuve son vin. Je crois que je vais aller la rejoindre, marmonna Ferdinand.

Il se leva de table, tituba légèrement. Il finit debout son verre de vin, et lança un « bonsoir » plein d’entrain.

Adrien ne répondit pas. Il avait très peu de relations avec son beau-père. Il lui était reconnaissant de l’avoir élevé, mais Ferdinand n’avait jamais vraiment développé de relations avec lui. Ferdinand était subvenu aux besoins de sa mère, ainsi qu’aux siens, mais s’était peu intéressé à son éducation. Il avait laissé cette tâche à Thérèse, qui avait été une mère sévère et protectrice. Ferdinand et Adrien ne s’étaient jamais considérés comme père et fils. De toute façon, Thérèse n’avait jamais laissé une place de père substantiel.

Jacqueline salua Ferdinand poliment. Adrien se tenait près de la fenêtre, observant la douce nuit étoilée. Jacqueline se leva, et débarrassa la table. Face à l’évier, tournant le dos à son mari, elle déclara :

– Demain, j’irais me présenter à l’hôtel d’Angleterre.

– Tu as pris ta décision, lui répondit Adrien, surpris.

– Oui, j’ai réfléchi. Si j’ai la chance d’être embauchée, je pense que ce serait une bonne solution, pour mettre un peu d’argent de côté. Après tout,

s'installer, cela coûte cher, il faudra acheter des meubles. Tous les moyens sont bons, non ?

Jacqueline s'était retournée, et face à son mari, avait retrouvé le sourire. Son visage rayonnait. Elle détacha son chignon, laissant tomber de beaux cheveux blonds. Adrien était fier de sa femme, et traversa la pièce pour l'embrasser. Jacqueline voyait ce baiser comme une marque d'encouragement. Il prit un torchon, et l'aida, tout sourire, à essuyer la vaisselle.

Le lendemain matin, le soleil avait du mal à percer, derrière une brume matinale épaisse. Jacqueline, comme à son habitude, fut la première à se réveiller. Adrien ne travaillait pas aujourd'hui. Elle alla embrasser Jean dans son petit lit, au fond de leur petite chambre. Le petit ange dormait du sommeil des justes. Elle sortit de la chambre discrètement, laissant les deux hommes de sa vie se reposer. Elle traversa la salle à manger, et arriva à la cuisine. Il était six heures. Jacqueline prépara le café, puis alla faire sa toilette. Elle avait choisie sa tenue la veille, qu'elle avait veillée à ranger dans la salle de bain pour éviter de retourner dans la chambre, afin de ne pas les réveiller. Elle avait enfilé une jolie jupe noire, et un chemisier blanc. Quelques touches de far à joues, un peu de rouge sur les lèvres, puis elle fit un rapide retour en cuisine, pour avaler rapidement deux petits morceaux de pain, et un café au lait. Puis, de bon matin, elle descendit à Etretat, préférant prendre la grande route, plus sécurisante que le petit bois, à cette heure. Il était sept heures passé. Le soleil se levait timidement, dissipant un peu la brume.

Lorsqu'elle arriva à l'hôtel d'Angleterre, elle resta un moment immobilisé devant la belle bâtisse,

impressionnée par la magnificence architecture. La belle enseigne en fer forgé, les pots ornés de primevères ayant autrefois fleuris, attendant patiemment le retour du printemps... Jacqueline restait stupéfaite par l'établissement. Elle s'approcha, puis franchit la porte, timidement. Un beau comptoir en bois laqué mettait en évidence la somptueuse réception. Sur les murs trônaient des tableaux représentant la station balnéaire, sous différentes vues. Le vieux parquet, rappel d'une époque un peu désuète, craquait sous les pas de la jeune femme. L'odeur d'encaustique, inhalait ses poumons. Au bout de la réception, elle aperçu une femme qui venait à sa rencontre.

– Madame, puis je vous aider ? demanda-t-elle poliment.

– Bonjour madame, je viens me présenter pour la place de femme de ménages.

Le regard de l'autre dame venait de changer. Elle dévisagea Jacqueline de haut en bas. Jacqueline, un peu gênée, baissa le regard. L'hôtesse lui demanda de la suivre. Les deux femmes traversèrent un long couloir, en silence. Jacqueline continuait à admirer la beauté de l'hôtel. Elles arrivèrent près d'une porte, restée entrouverte. Jacqueline resta en retrait, devant la pièce, tandis que la femme, déjà à l'intérieur, s'entretenait avec une dame plus âgée, assise derrière un pupitre.

L'hôtel était fréquenté par les notables havrais, et par de riches parisiens, qui venaient en villégiature. La femme revint et invita Jacqueline à entrer, ferma le bureau, laissant les deux femmes seules.

– Bonjour Madame, s'écria Jacqueline.

– Bonjour mon petit. Je suis Madame Simon, la directrice de cet établissement.

Madame Simon vint à sa rencontre, en fauteuil roulant. Jacqueline, surprise, resta interloquée. Elle se reprit, en s’approchant d’elle pour lui serrer la main qu’elle lui tendait.

Jacqueline se présenta. Madame Simon entra dans le vif du sujet, lui expliquant le travail et le sérieux qu’elle attendait d’une employée vis-à-vis de la clientèle parfois si exigeante. Il faudra se présenter les lundis, vendredis et samedis, à huit heures précises, pour effectuer le ménage dans les chambres, dépoussiérer la réception et le petit bar.

– Parfois, vous devrez aussi préparer le déjeuner. La paie est de 120 francs par mois, et le couvert vous est offert. Vous mangerez avec Patricia et moi.

Jacqueline se demandait qui était Patricia, et Madame Simon surprit son regard interrogatif.

– Patricia est la jeune femme qui vous à amené à moi. Elle s’occupe de la réception et de la comptabilité.

La jeune femme avait trouvé l’intendante, cette Patricia, très froide, même un peu méprisante. A l’inverse, la vieille dame à la chaise roulante, était accessible et plutôt aimable. Elle avait un visage allongé, très maquillée, voulant masquer ainsi ses quelques rides naissantes. De beaux cheveux blanchis par le temps qui passe, avec quelques reflets roux, la mettait en valeur. Elle était très bien habillée, comme une dame de la ville, pensait Jacqueline. La vieille dame portait une tenue vichy, avec un grand carré de soie autour du cou. Sûrement une grande marque, pensa la jeune femme.

Jacqueline restait attentive aux consignes dictées en continu par Madame Simon. Son esprit vagabondait de temps à autre, jetant de furtifs coups d'œil sur les tableaux, au mur. Elle réussissait à se décontracter, Madame Simon la mettant de plus en plus à l'aise, au fur et à mesure de la discussion. Jacqueline remarqua un beau portrait derrière le bureau, représentant certainement la directrice de l'hôtel quand elle était plus jeune.

– Vous avez bien compris ? Avez-vous des questions, mon petit ?

Jacqueline fut surprise. Elle fixa Madame Simon dans les yeux, et lui sourit.

– Madame, est ce que cela veut dire que je suis prise ?

– Et bien, disons que nous allons faire un essai. Vous avez plutôt une bonne présentation. Venez donc lundi prochain.

– Bien madame.

– A l'issue de cette première journée, si le travail est à la hauteur de mes espérances, alors je vous embaucherai.

Jacqueline, ravie, la remercia. Madame Simon lui signifia son congé. A la réception, l'intendante, ne prit même pas la peine de se lever de son petit tabouret, et la salua, du bout des lèvres.

*

* *

Patricia monta rapidement à l'étage, et trouva Madame, dans le bureau, devant sa fenêtre.

– J’aimerais bien faire une promenade sur la digue, s’écria la vieille dame. Mélancolique, en voyant le ciel bleu, et les gros nuages blancs et cotonneux passés, elle se mit soudain à rêver, à rêver de liberté, à la joie qu’elle aurait de courir à travers les champs de colza, ou même de grimper ces somptueuses falaises, qu’elle admirait depuis tant d’années. Elle vivait à l’hôtel depuis trente ans. Elle se souvient très bien, de ce jour, où son père, un riche armateur cauchois, lui avait offert ce palais doré. Elle avait eu le temps ces trente dernières années d’analyser la raison de ce cadeau inestimable. Avec son handicap, son père avait dû penser que cette grande propriété attirait peut être quelques notables de la région, intéressés par une telle dote, et que sa fille trouverait alors un mari. Malheureusement, les prétendants ne s’étaient guère bousculés. Elle avait dû, à la mort de son père, se décider à engager quelqu’un pour l’aider. Elle était incapable de se débrouiller seule, dans un grand hôtel comme cela. Elle se sentait parfois comme une petite fourmi, au centre d’un immense jardin.

– Madame, Voulez vous que nous descendions à la réception ? J’ai terminé les comptes... dit à nouveau Patricia, délogeant la vieille dame de ses douces chimères.

– Non, mon petit. Laissez moi rêver devant ce paysage, se lassa Madame Simon.

– Souhaitez-vous que je vous laisse ? demanda l’intendante.

– Oui, s’il vous plait. Donnez-moi la petite cloche. Si j’ai besoin de quelque chose, je vous prévient.

Patricia s’effaça, après lui avoir donné le petit instrument métallique. Cette petite cloche, qui dans

n'importe quelle autre situation, aurait pu instaurer un climat peu fertile à la complicité, était dans leur cas, le seul moyen de les relier. Quand Patricia était dans le bar ou dans les chambres, elle ne pouvait pas entendre Madame.

La jeune femme était peu chaleureuse, mais s'occupait bien d'elle. Elle était aux petits soins pour elle, décidant même de dormir sur place pour la bienveillance de sa patronne. Cet emploi d'intendante était presque devenu une vocation, comme celle d'une infirmière envers un malade. D'ailleurs, Patricia, au fil des années, était devenue plus qu'une intendante. Elle souriait rarement, mais les deux femmes s'entretenaient parfois sur d'autres sujets que la gestion de l'établissement. Elles parlaient souvent de mode, d'événements locaux, ou même des potins du village. L'hiver, la jeune femme lui faisait la lecture du journal, où lui lisait quelques poèmes de son recueil préféré, dans le bar, autour d'un bon chocolat chaud. Mais quand les beaux jours revenaient, avant l'arrivée massive des touristes en manque de villégiature, Madame Simon avait souvent une petite période de spleen, lui rappelant qu'elle passerait encore un été bloqué ici, loin des vagues, alors que la mer était pourtant si proche.

Ce matin là, le soleil chauffait la campagne de tous ses rayons. Thérèse étendait le linge, à l'arrière de la maison, lorsqu'elle entendit la petite barrière grinçante s'ouvrir. Elle mit les pinces à linge dans la poche de sa blouse, et retourna devant la maison, voir qui arrivait.

C'était le facteur, en nage.

– Bonjour madame, s'écria-t-il, votre courrier.

Il lui tendit deux lettres. Thérèse lui fit un petit signe de la tête, sans décrocher un mot.

– Votre barrière fait toujours du bruit, grommela-t-il, avant de la saluer, et de partir.

Effronté, ce jeune facteur, pensa Thérèse, en le regardant partir. Malgré tout, il avait raison. Elle était furieuse à l'idée que Ferdinand n'ait toujours pas réparé la barrière. La maison allait tomber en lambeaux à ce rythme là, pensa-t-elle. Elle allait s'entretenir avec lui pour lui remonter les bretelles, lorsqu'il rentrerait d'Etretat.

Elle décida qu'elle méritait bien de s'accorder une petite pause, et s'installa sur le banc, sous le gros chêne. Là, elle décacheta une des lettres, qui la ravie. Elle eut un grand sourire. Elle qui ne souriait que très rarement, eût presque un moment de gêne, et reprit son masque endurci de circonstance.

C'était une lettre de Madeleine, sa fille chérie, qui avait quitté la région pour suivre son mari, fonctionnaire à la préfecture de Paris. Thérèse huma l'enveloppe, et resta un moment, sans sortir la lettre. Haletante, elle prit une grande bouffée d'air, et se décida à lire la précieuse missive.

« *Ma chère maman,*

J'espère que tu vas bien. Marcel travaille beaucoup, et je trouve le temps un peu long. Tu me manques. La Normandie aussi. Je vais venir passer quelques jours avec toi, Marcel est d'accord. J'arriverais le 15 de ce mois, au train de 16h35, en gare de Fécamp. Je prendrais le car de la gare pour te rejoindre. J'ai hâte de vous revoir, tous.

Je t'embrasse. Ta Mado »

Thérèse était folle de joie. Elle allait enfin avoir la compagnie de sa fille, qui la sortirait un peu de sa monotonie ambiante. Madeleine avait toujours été proche de sa mère. Cette dernière l'avait façonné à son image, cinglante et froide, tout comme elle. Lorsque Madeleine avait suivi son mari pour Melun, sa mère avait tout fait pour la retenir, en vain. Elle lui avait expliqué qu'une fille de la campagne aurait des difficultés à s'adapter à la banlieue parisienne. Mais la promotion de Marcel, son mari, était imminente, et offrait au couple une belle situation. Elle n'avait pas écouté sa mère pour une fois. Elle était bien trop amoureuse pour laisser ce bonheur lui échapper.

Thérèse se demanda où elle pourrait caser sa fille. La maison, occupée par son fils et sa petite famille, était trop petite. Elle ne pourrait pas recevoir sa fille, du moins pour dormir. Elle chiffonna l'enveloppe, et serra la boulette de papier de toutes ses forces, rageuse.

Elle pensa alors à Madame Duchemin, qui possédait une pension de famille, à la sortie du village. Elle louait des chambres à la semaine. C'était donc la seule solution, pour pouvoir accueillir sa fille. Elle décida d'aller toute de suite réserver sa chambre. Elle rentra rapidement dans la maison, enleva sa vieille blouse. Alors qu'elle délaissait ses vieux sabots au profit de chaussures de ville, elle entendit la barrière grincer. Thérèse ouvrit la porte brusquement et tomba sur Ferdinand, qui rentrait d'Etretat. Quelle ne fut pas la surprise de ce dernier en voyant un grand sourire sur le visage de sa femme. Il faut dire que Thérèse ne souriait quasiment jamais. Même le jour de leur mariage, Ferdinand n'avait pas vu une telle joie. D'ailleurs, feu sa mère lui avait fait la réflexion

« elle n'est pas très souriante, ta future femme ». Elle avait vu d'un mauvais œil que son fils épouse une femme, déjà mère. Ce visage figé, fermé, parfois même ingrat, n'avait pas laissé à la vieille dame une bonne impression.

Ferdinand allait lui adresser un mot, mais Thérèse le prit de court.

– Madeleine vient nous rendre visite, elle arrive le 15. Tu te rends compte ?

Thérèse était enjouée, pleine de vie, à ce moment précis. Ce n'était plus la même femme. Ferdinand la regarda et baissa les yeux. Il ne manquait plus que cela, pensait-il. Une femme autoritaire dans la maison, cela suffisait. En avoir une seconde, même pour une semaine, voilà une épreuve qui s'annonçait bien difficile. Comme avec Adrien où la platitude des relations dominait, ce n'était guère mieux avec Madeleine. Elle était arrogante, prétentieuse, sans gêne. Ferdinand, secrètement avait été très soulagé de la voir quitter la région. Il avait du mal à cacher sa déception. Il se reprit quand même, faisant un tout petit sourire, mimant une mine réjouie.

– Elle vient pour combien de temps ? demanda-t-il, spontanément.

Thérèse reprit le masque, et le fusilla du regard. Elle avait compris, avec la voix tremblante de son mari, le peu d'enthousiasme avec lequel son mari avait réagi.

– Elle vient une semaine. C'est peu, mais on va profiter l'une de l'autre, le plus possible.

Thérèse avait répondu machinalement, sans la moindre émotion. Il y avait presque un peu de dénigrement dans sa voix. « On va l'installer chez la

mère Duchemin. Je vais d'ailleurs réserver sa chambre. »

Elle le planta là, sans un mot de plus. Ferdinand, stoïque, n'avait pas eu le temps de réagir. Elle trotta si vite, qu'elle avait déjà franchi la barrière. Dans la rue, elle se retourna et lui cria :

– et répare moi cette fichue barrière !

Adrien n'était peu enclin à aller prier Dieu. C'est pourquoi il prenait plaisir à garder Jean tandis que dimanche après dimanche, Jacqueline s'absentait pour la messe. Elle regarda la petite pendule sur la commode de la chambre. Il était neuf heures moins le quart. Elle prit rapidement son imper, et se précipita vers le village pour arriver à l'heure. Les cloches sonnaient déjà. Arrivée en hâte, elle reprit son souffle, entra dans la petite église. Elle fit son signe de croix, et prit place discrètement, au fond de l'édifice. Elle admirait les vitraux, la beauté de la nef, et le calme de la place. Peu de fidèles avaient déjà pris place. Quelques femmes discutaient au premier rang. Le Père Marcelin, un vieil homme rondouillard et débordant de gentillesse, curé de la paroisse depuis de nombreuses années, ajusta ses petites lunettes rondes. Il réglait les derniers détails de son homélie. La grosse porte en bois, s'ouvrit. Un grand homme, endimanché entra, suivit par une belle femme dans une tenue parme, et un grand chapeau coordonné. Le prêtre, leva la tête, et se précipita vers eux, au travers des allées. Il fit un petit signe de tête à Jacqueline, assise, en passant. « Bonjour mon père » lui répondit elle poliment.

Le curé, serra la main de l'homme, et fit le baisemain à Madame. Il trépignait sur place,

discourant en continu, complimenta la femme à plusieurs reprises.

Jacqueline tourna un peu la tête, puis, se décida à se retourner complètement. La ravissante femme était la comtesse de Pierrecourt, précédée par son majordome Merlin. La comtesse possédait le petit manoir, à l'abri de tous les regards, situé sur le chemin des amoureux. « La vue sur la mer doit être magnifique » s'était dite, plusieurs fois, Jacqueline, en empruntant la petite route. L'élégante veuve, venait tous les ans, dès que les beaux jours revenaient. Elle passait l'été, ici, profitant de son temps libre pour marcher dans la campagne et prendre des bains de mer. Elle donnait aussi beaucoup de son temps à la paroisse, aidant aussi la mairie dans ses bonnes œuvres. C'était une bienfaitrice, disait-on, soucieuse de son prochain. Elle avait été veuve de bonne heure, et malgré une fortune que l'on disait prospère, elle savait donner. Elle savait rendre un peu de ce que la vie lui avait donné. Son fidèle Merlin lui servait d'intendant, d'homme à tout faire, de jardinier et même de cuisinier. Il la suivait dans tous déplacements. Il était son confident, et l'on disait même, au village, qu'il avait renoncé à épouser une femme, là bas, à Paris, pour rester à ses côtés.

La comtesse s'approcha, laissant les villageois rentrer dans l'église. Il était neuf heures passée de quelques minutes. D'habitude, le curé était intransigeant sur l'heure, mais là, il s'agissait de s'entretenir avec la comtesse. Le Père Marcellin, délaissée par « sa » comtesse, continuait à discuter avec Merlin, tout en saluant ses paroissiens, qui déambulaient les uns derrière les autres. La comtesse, l'ombrelle pliée à la main, s'approcha de l'allée

principale, remarquant Jacqueline, seule, en bout de rang.

Elle regarda Merlin, et lui fit signe de venir. Merlin s'exécuta, plantant le père Marcellin. Ce dernier, un peu surpris, se dirigea alors rapidement vers le chœur, pour prendre place, afin de commencer sa messe.

« Je vais me mettre là, s'écria la Comtesse, à l'oreille de Merlin, vous, vous devriez aller au fond avec les hommes »

Merlin obéît, et la comtesse s'approcha de Jacqueline. Elle n'avait jamais vu la jeune femme auparavant. La comtesse connaissait tous les habitants du petit village, au moins de vue. Et là, le regard triste de cette jolie jeune femme la troublait. Et l'avait ainsi décidé à en savoir plus. Qu'est ce qui rendait cette personne si mélancolique ? Était ce une façade, ou avait elle du chagrin ? La comtesse aimait les gens. Elle les aimait tellement, qu'elle souhaitait lire en elles comme dans un livre ouvert. Lorsque le boulanger avait été violent avec son épouse, elle s'en était mêlée, allant même jusqu'à recevoir le couple chez elle, pour les réconcilier. Certains hommes du village disaient qu'elle manquait de retenue, et qu'elle s'occupait de ce qui ne la regardait pas, qu'elle était étrangement curieuse. Les femmes, elles, l'appréciaient, car elle était abordable, accessible et qu'on pouvait discuter avec elle de tous les sujets.

– Est-ce que je peux m'asseoir auprès de vous ? demanda elle.

Jacqueline fût surprise qu'une femme de son rang, s'adresse à elle, d'autant qu'elle lui demandait l'autorisation de s'asseoir dans un endroit publique,

qu'elle finançait depuis tant d'années. La jeune femme eut le sentiment de rougir.

– Bien sûr Madame la Comtesse, je vous en prie, se ressaisit elle, tout à coup.

– Vous me connaissez. Mais moi non, vous êtes nouvelle au village ?

– Je suis la belle fille de M et Mme Ferdinand Masson. Je m'appelle Jacqueline, Madame.

– Les Masson... Les Masson... La comtesse réfléchissait à haute voix, cherchant où ils habitaient et à quoi ils ressemblaient.

Jacqueline allait lui expliquer où ses beaux parents habitaient, mais soudain, l'orgue surprit les deux femmes.

– Ah oui, je vois. Ils demeurent près du chemin, s'écria la comtesse en chuchotant.

– Oui, c'est cela, Madame la Comtesse.

« Le chemin », voilà comment elle disait. Tout comme les habitants du village, la comtesse avait adopté certains raccourcis, comme ce chemin, qui n'était autre que celui des amoureux.

Le Père Marcellin fit lever ses fidèles, et commença son sermon.

– On pourrait continuer la conversation à la sortie de l'église. Cela vous dit ? demanda la Comtesse.

– Bien sûr, Madame, marmonna Jacqueline.

La jeune femme était heureuse de pouvoir discuter, quoiqu'un peu gêner que ce soit avec une femme de son rang, si éloignée de son quotidien. Qu'allaient elles se dire ? pensa Jacqueline. Et puis tant pis, se dit elle. Elle se redressa, et pria pour que l'ancien

testament, lu par le curé, passa pour une fois, plus vite qu'à l'accoutumée.

Les deux femmes, se retrouvèrent sur le parvis, puis firent quelques pas au centre du village. La boulangère, réconciliée avec son mari, leur firent un signe de la main, en rentrant dans sa boutique. La comtesse repéra que la femme du maire, la bavarde femme du maire s'approchait et qu'elle allait vouloir s'entretenir avec elle, une fois de plus. La comtesse s'éloigna, lui lançant « on se verra demain. J'ai à faire ».

Cette femme avait un tel aplomb, pensa Jacqueline. Personne n'osait lui répondre, tout le monde voulait la voir. C'était un peu la vedette du village, contrastant avec la simplicité des villageois.

Merlin suivait les deux femmes, à une distance qui ne lui permettait pas d'entendre la conversation.

– Alors mon petit, racontez vous. Pourquoi avez-vous ce regard là ? lança franchement la parisienne.

– Quel regard, Madame ? s'écria-t-elle, médusée par la franchise de cette femme pourtant si distinguée, et qu'elle ne connaissait que depuis quelques minutes.

– Vous le savez bien, mon petit. Vous avez le regard triste. Vous semblez prête à pleurer à tout moment. Comment un si joli minois peut il être si...si... mélancolique, finit elle par dire.

Jacqueline la regarda, lui souriant. La comtesse s'arrêta. Jacqueline l'imita. Les deux femmes se tenaient maintenant face à face. Jacqueline avait envie de se confier, mais ses plaintes sur cette maison qui l'accueillait, sur la sévérité de sa belle-mère, sur le manque d'argent pour s'installer, lui semblaient honteuses. Elle ne pouvait pas se confier à une femme

qu'elle ne connaissait pas, qui plus est, à cette femme d'un autre monde. Un fossé démesuré les séparaient, pensa-t-elle.

– Je vais bien, je vous assure. J'ai un petit garçon de dix huit mois qui fait mon bonheur...

La Comtesse eut un large sourire.

– Ah oui, j'adore les enfants. Malheureusement, je n'ais pas eu la chance d'être mère... Comment s'appelle-t-il ?

Jacqueline la trouvait vraiment curieuse, presque en décalage avec son rang de femme de bonne société. Malgré tout, elle sentait un regard compréhensif. Elle la trouvait attentive, prête à l'écouter, voire même de la conseiller.

– Il se nomme Jean. Mon mari et moi sommes de très heureux parents.

– Et que fait votre mari ? demanda la comtesse.

– Il est coiffeur. Mais, pour l'instant, il ne travaille que quatre jours la semaine.

Jacqueline sentait qu'elle étalait un peu trop sa vie, devant une parfaite inconnue. Elle s'arrêta de marcher, se rendant compte qu'elle arrivait près de la maison. Elle désigna avec son doigt la maison au loin.

– Je suis bientôt arrivée, s'écria-t-elle.

– Cela se passe bien chez vos beaux parents ? La vie en communauté, ce n'est pas toujours très facile, surtout pour un jeune couple.

La comtesse continuait de marcher tranquillement, tout en continuant de parler.

C'était vrai. Leur vie intime, et même familiale se trouvait mise à rude épreuve, depuis qu'ils habitaient

avec Thérèse et Ferdinand, mais cela ne regardait pas l'inconnue.

Jacqueline regarda la fortunée femme. Elle lui sourit timidement, sans vouloir lui répondre.

– Pardon, je suis un peu indiscreète, finit elle quand même par dire, sentant qu'elle avait été un peu loin.

– Ce n'est pas grave, lui répondit la jeune femme.

– Pour me faire pardonner, je serais ravie de vous inviter à prendre le thé le jour que vous souhaiterez, vous êtes d'accord ?

Jacqueline, interloquée, ne savait pas quoi répondre. Cette femme distinguée, la recevant chez elle, dans le manoir. Elle se voyait déjà se délectant du précieux liquide, dans de belles tasses blanches en porcelaine de Limoges, installée dans un beau fauteuil de salon. Mais, franchement, les deux femmes n'étaient pas du même monde. Une fois la curiosité de la comtesse assouvie, qu'auraient elles pu se raconter ? Elles étaient si différentes. Et pourtant, Jacqueline n'osa pas refuser. Elle hocha la tête pour approuver.

– Disons, mardi après midi, pour 15 heures, cela vous convient il ? demanda la comtesse.

Jacqueline réfléchit une minute. Elle faisait son essai demain lundi à l'hôtel d'Angleterre. Mais mardi, elle pourrait se libérer de l'emprise ménagère de Thérèse, pour rejoindre cette femme, à qui de toute façon, elle n'aurait pas osée dire non.

– Oui, Madame, j'en serais ravie.

Arrivée à la maison, Jacqueline remercia et salua la Comtesse de Pierrecourt. Elles prirent congés l'une de l'autre. Jacqueline poussa la petite barrière. Il était près de onze heures. Adrien, dehors, arrosait le

potager. Elle alla l'embrasser. Adrien la questionna sur cette femme à la silhouette filiforme, qui venait de la raccompagner, avec son grand chapeau et son air supérieure de bourgeoise. Jacqueline lui expliqua comment la Comtesse l'avait abordée, et lui annonça qu'elle leur rendez-vous de mardi. Elle s'angoissait un peu d'ailleurs, à l'idée de cet univers inconnu. Adrien fut un peu étonné de cette fortuite rencontre, même s'il connaissait l'intérêt et la curiosité de cette femme, ne serait-ce que par la réputation légendaire que le village lui prêtait.

Le lendemain soir, Jacqueline rentra en hâte à la maison, espérant tomber sur Adrien. Lorsqu'elle arriva à proximité du calvaire, elle vit passer le car. Il s'était donc arrêté près de la maison, et Adrien devait déjà être rentré. Elle se mit à courir pour arriver le plus vite possible. L'essai à l'hôtel s'était bien passé. Madame Simon avait été d'une douceur majestueuse, lui décrivant les tâches, et l'observant de loin. Jacqueline avait épousseter une chambre, changer les draps, passer le balai à la réception, et préparer une soupe. Bref, en prenant son temps, elle avait mis deux heures. L'intendante était venu de temps à autre, espionner la jeune femme, essayant de la déstabiliser avec des réflexions peu agréables, du type « c'est comme cela qu'il faut faire, et non comme ça », « soyez concentrée sur cette tâche ». Madame Simon apparaissait toujours pour lui dire « c'est bien mon petit ». A la fin de la matinée, La dame en fauteuil roulant l'avait fait entrer dans son bureau.

« Si vous le souhaitez, vous pouvez commencer Vendredi matin. Vous serez à l'essai pendant un mois, et si vous faites l'affaire, je vous garde »

Jacqueline, éberluée, lui demanda, incrédule.

« Ce vendredi ? Cela veut dire que je suis prise ? »

Son bonheur de travailler, elle, qui à l'origine, ne voulait pas s'éloigner de la maison, se lisait sur son visage. Elle s'était empressée de la remercier à maintes reprises, puis après lui avoir serré la main en guise de contrat, elle avait pris congés. A la réception, l'intendante recevant des clients, Jacqueline s'était contentée, par discrétion, de lui signifier un petit coup de tête.

Arrivant près de la maison, elle s'épancha, à l'aide de son mouchoir. Elle avait chaud, à force de marcher d'un bon pas. Dans le jardin, Adrien, était assis près du gros chêne. Elle se précipita dans ses bras.

– J'ai le travail, tu te rends compte ? s'écria-t-elle.

– C'est bien, se contenta-t-il de dire, sans grande démonstration.

Le sourire figé de la jeune femme laissa place à une mine plutôt déconfite. Adrien aurait préféré travailler plus plutôt que d'envoyer sa femme subvenir, elle aussi, aux besoins de la famille.

– Pardon, je ne voulais pas gâcher ta joie, mais tu comprends c'est un peu dur de savoir que tu travailleras certains jours, et que moi non.

– Mais ce qui compte c'est que l'argent rentre, et peu importe comment. Nous avons un but commun, s'écria la jeune femme, en l'entourant de ses bras.

Elle souriait à nouveau. Adrien la regarda avec fierté et lui sourit.

Jacqueline lui raconta sa journée, le travail, la gentillesse de sa patronne, mais ne s'attarda pas sur l'intendante. De son côté, Adrien l'écoutait. Il buvait

ses paroles, sans pour autant l'interrompre. Lorsqu'elle eut fini, il lui dit :

– Au fait, je voulais te dire quelque chose. Ma mère a reçu une lettre de Madeleine. Elle vient passer la semaine prochaine, en notre compagnie.

Jacqueline ne réagit pas. A son tour, elle le laissait raconter. De plus, il faut dire qu'elle n'avait pas beaucoup d'affection pour sa belle-sœur, portait rajeuni de Thérèse, et cela était réciproque. Jacqueline avait pourtant essayé, dans le passé, lorsqu'elle était jeune fille et qu'elle sortait un peu. Mais Madeleine la prenait de haut, et les quelques tentatives amicales de rapprochement furent vaines.

Lorsqu'il avait fini de lui raconter la lettre, l'hébergement chez la mère Duchemin, et l'engouement de sa mère, elle prit enfin la parole.

– Elle vient seule ?

– Oui, son mari n'a pas pu se libérer, car il a trop de travail.

Jacqueline fit la moue. Adrien le remarqua.

– Tu l'aimes pas beaucoup Mado, hein ? s'écria-t-il en souriant.

– Si, si, mais je crois que c'est elle qui ne m'apprécie pas.

– Oh, tu te fais des idées, voyons ! répondit le jeune homme.

Adrien savait que Jacqueline disait vrai, mais ne voulait surtout pas rentrer dans « ses affaires de basse-cour » comme disait Ferdinand, qui disait aussi ne jamais vouloir s'interposer entre deux femmes qui se disputent.

Jacqueline se contenta de dire un simple « on verra bien » concluant là, la conversation à propos de

Madeleine. Elle se disait qu'elle était doublement contente de commencer le travail cette semaine, échappant un peu au dictat de la vie communautaire.

Les mouettes virevoltaient dans le ciel, bleu azur. Jacqueline les admirait par la fenêtre de la salle à manger, attendant que Ferdinand, qui arrosait les fleurs, rentre. Dès lors, elle quitterait la maison, laissant Petit Jean en garde auprès du grand-père. Jacqueline s'était préparée, s'habillant de sa belle robe blanche en mousseline. Elle avait ajouté une petite veste du même ton, et s'était recoiffée du mieux possible. Elle avait brossée délicatement ses cheveux blonds avant de se refaire le chignon. Elle était un peu anxieuse à l'idée d'être reçue par la Comtesse de Pierrecourt. Elle ne savait pas vraiment ce qu'elles se diraient. Elle lui ferait sûrement quelques réponses polies et effacées, alternant les sourires et de grands hochements de tête. Ferdinand entra, sortant la jeune femme de ses pensées.

– Je rentrerais vers seize heures, je pense, s'écria Jacqueline, en se hâtant.

– D'accord, prenez votre temps, on ira un peu dans le jardin, il fait beau, se contenta de répondre Ferdinand.

Elle se dépêcha de sortir, pour rejoindre la grande rue. Elle avança d'un bon pas, ne regardant que ses pieds, pour éviter de croiser tous regards qui la retarderait dans sa démarche. Elle arriva enfin, au niveau de la vieille pancarte « chemin des amoureux ». Elle était passée si souvent près du petit manoir, se demandant quel univers se cachait derrière ses grandes haies. Et là, elle allait entrer dans ce petit monde, même pour quelques minutes,

découvrant sûrement une galerie de merveilleux objets. Arrivée devant le petit porche, elle fit teinter la cloche. Au bout de quelques secondes, Merlin, habillé d'un pantalon noir et d'une belle chemise blanche gaufrée, vint lui ouvrir.

– Bonjour Madame.

– Bonjour Monsieur. J'avais rendez-vous avec...

Merlin l'interrompit, d'une façon un peu brutale et impolie.

– Madame la Comtesse vous attend au salon. Je vous en prie. Si vous voulez bien me suivre.

Jacqueline, impressionnée, leva le nez alentour. De beaux arbustes fruitiers se mêlaient aux marronniers ancestraux. Elle traversa le jardin, rapidement, voulant coller aux talons du majordome. Ils montèrent quasiment ensemble les quatre petites marches qui précédaient la grande porte d'entrée. Merlin ouvrit la porte, et l'invita à entrer. Jacqueline resta dans le vestibule, interloquée par tant de beauté. De jolis meubles, des plantes vertes, des tableaux raffinés aux murs, aussi beaux les uns que les autres. Elle resta interdite devant le pavé de marbre alternant les carrés beige clair et foncés. Sur un petit guéridon, un beau bouquet de roses embaumait la pièce. Jacqueline se sentait à nouveau une petite fourmi, perdu dans un monde de splendeur totalement inconnu. La Comtesse surgit, comme de nulle part.

– Ravie de vous voir, s'écria-t-elle, désireuse de la mettre à l'aise.

– Madame, je suis honorée d'être reçue dans votre demeure, s'écria la jeune femme, qui si elle l'avait pu, lui aurait fait la révérence.

Jacqueline était dans l'antre de ce manoir qu'elle dévorait des yeux depuis si longtemps. Elle y était, face à cette femme d'un autre monde. Elle était partagée entre excitation et peur. Peur d'être ridicule, inintéressante, insignifiante.

La Comtesse remercia Merlin, le laissant vaquer à ses occupations. Puis, elle invita Jacqueline à entrer au petit salon, et à s'asseoir. Le beau fauteuil dans lequel elle était installée était pourpre, coordonnée à la tenue de l'hôtesse, qui comme à son habitude, exhibait des tenues de grands couturiers parisiens. Aujourd'hui, elle n'avait pas de chapeau, et Jacqueline pouvait admirer sa belle chevelure rousse. C'était vraiment une belle femme. Jacqueline n'osait pas bouger. La Comtesse s'en aperçut et lui dit :

– Détendez vous, Jacqueline. Je peux me permettre de vous appeler par votre prénom ?

– Bien sûr, Madame la Comtesse.

Elle prit la théière, et servit deux tasses, installées sur un magnifique plateau d'argent.

– Désirez vous du sucre, ou du lait ? demanda-t-elle.

– Non, merci madame.

Jacqueline donnait quelques coups d'œil sur les tapisseries murales, représentant de beaux paysages de la région. De beaux vases, des bibelots ornaient les petites tables du salon. Installées l'une face à l'autre, les deux femmes se souriaient.

– Alors, Jacqueline, comment cela se passe avec vos beaux parents ?

La jeune femme la regarda, baissa un peu les yeux.

– Disons que mon mari et moi aimerions bien avoir notre propre maison, s'écria-t-elle, avec un petit sourire.

– Je comprends. Et pourquoi n'est ce pas le cas, si ce n'est pas trop indiscret ?

– Mon mari travaille à mi-temps. Je viens, de mon côté, de trouver un travail, alors maintenant tous les espoirs sont permis..

– Où travaillez-vous ? demanda la Comtesse.

– Je suis employée à l'hôtel d'Angleterre, à Etretat.

La conversation était lancée, sans gêne, ni difficultés. La Comtesse avait l'habitude d'échanger avec les villageois. Elle maîtrisait bien le questionnement et était forte habile à désarmer ses interlocuteurs. L'appréhension de Jacqueline s'était envolée, dès lors qu'elle s'était installée dans le fauteuil. L'ambiance était chaleureuse, et l'ainée avait mis la jeune femme à son aise, discutant comme elle le ferait avec une amie. Même Jacqueline se trouvait surprise de répondre si vite aux questions de la comtesse, trouvant quand même le ton direct et indiscret. Mais après tout, elle devinait que cette conversation resterait entre les deux femmes, ne sortant pas de ses murs. La Comtesse but une gorgée de thé, et Jacqueline l'imita timidement. Puis, l'interrogatoire amical reprit.

– Vous cherchez une maison sur Grainval ?

Jacqueline fut étonnée de la question. Et la Comtesse le devina. Elle éclaircit la situation.

– L'un de mes vieux amis, Georges Recher cherche à louer sa maison, à Saint Léonard. En effet, il est malade, et va aller vivre chez sa fille, à Fécamp.

Et il m'a annoncé récemment son intention de trouver un locataire sérieux. C'est pourquoi je vous en parle.

Cette fois, Jacqueline, bouche bée, ne réagissait plus. Ses yeux étaient écarquillés, ses paumes moites. Elle était partagée, entre un grand bonheur auquel elle ne croyait plus, et une gêne liée à la situation financière encore branlante de son jeune couple. Elle se reprit, en se redressant. Elle lui sourit.

– Ce serait merveilleux Madame, mais je ne sais pas si..

La comtesse l'interrompt brutalement.

– Comprenez moi bien, je ne vous fais pas de promesses, mon petit. Mais si cela vous intéresse, vous en parlez avec votre mari, et de mon côté, je peux en glisser un mot à mon ami.

La Comtesse serait garante de leur future habitation. Mais quel serait le montant du loyer. Cet homme devait être de la même trempe financière qu'elle. Il exigerait probablement un loyer exorbitant pour de simples ouvriers comme eux.

– C'est une petite maison en brique avec deux chambres, et un jardinet. Cependant, la maison est excentrée du bourg, et je dois vous dire, qu'elle est même un peu isolée. C'est pourquoi mon ami pourrait revoir ses exigences à la baisse. Je lui ais déjà dit que le loyer devait être modéré, et il à l'air ouvert à la discussion.

Jacqueline voyait déjà la fin du tunnel, un peu trop précipitamment, se dit elle. Mais, cela lui faisait tellement comme bien de penser positivement, d'oublier quelques minutes la maison de Thérèse, se projetant déjà dans leur maison, leur propre maison. Son esprit vagabondait, oubliant même la comtesse,

les jolis meubles, le petit manoir. Elle était là-bas, dans cette maison qu'elle ne connaissait pas, qu'elle n'avait même jamais vue. Elle était dans le jardinet, avec Adrien et Jean, profitant du soleil.

La Comtesse se leva, troublant les rêves de la jeune femme, la ramenant maintenant à la dure réalité. Elle contourna la petite table, s'approcha de la grande fenêtre, donnant sur le magnifique jardin.

– Voulez vous que je lui en parle ? demanda la Comtesse, après plusieurs minutes de silence. Celle-ci avait deviné les chimères de la jeune femme, et l'avait laissé divaguée.

Jacqueline se leva d'un bon, et alla la rejoindre près de la fenêtre.

– Oui, Madame. Cela représenterait vraiment une belle opportunité pour nous. J'aimerais évidemment, si vous le permettez, en parler à mon époux.

– Ecoutez, j'en parle à Georges, et vous à votre mari. Et disons, qu'à la fin de la semaine, nous pouvons nous voir à l'église. Votre mari va à la messe, n'est-ce pas ?

Jacqueline devait encore subir une question, liée cette fois aux pratiques religieuses de son mari. Sa curiosité n'avait vraiment pas de limites, pensait la jeune femme. Mais peu importe, si cela devait lui offrir les clés de l'avenir.

Les deux femmes, continuaient à se découvrir, et même à s'apprécier. La Comtesse emmena Jacqueline dans le jardin, afin de poursuivre leur conversation, à l'abri des vieux marronniers. La Comtesse se délectait d'indiscrétions, au sujet de Jean, de Thérèse, des habitudes du couple. Jacqueline donnait peu de détails, se contentant de donner des réponses simples

et courtes. Merlin, qui enlevait les mauvaises herbes d'un petit massif, espionnait la scène discrètement. Il souriait. Il savait que l'excitation de Madame serait encore une fois satisfaite.

*
* *

Thérèse, accroupie près d'un massif, coupait quelques jonquilles. Elle était d'humeur à fleurir la maison aujourd'hui. Les genoux dans la terre, elle s'arrêta, posa son petit bouquet à terre, et fouilla dans la poche de sa blouse. Elle en sortit la lettre de sa fille, soigneusement pliée. Comme une enfant en train de jouer, elle restait agenouillée. Le temps s'était arrêté. Inerte, elle lisait, et relisait la missive. Madeleine serait là dans quatre jours maintenant. Elle préparerait un bon gâteau vendredi car elle sait qu'elle serait incapable de faire quoi que ce soit le jour J.

Elle le ferait au chocolat. C'était sa pâtisserie préférée. Plongée dans le courrier, elle ne remarqua même pas l'arrivée de Jacqueline. Il faut dire que Ferdinand avait enfin graissée le petit portail, et que de ce fait, elle n'avait entendu aucun grincement. Jacqueline l'interpella, la forçant ainsi à sortir de ses pensées.

– Vous avez un problème Thérèse ?

Jacqueline, voyant sa belle-mère agenouillée, avait cru à un malaise. Thérèse, surprise, leva la tête, et se releva rapidement, un peu gênée.

– Non, tout va bien, je cueillais quelques fleurs.

– Bon. Je vous laisse alors, répondit la jeune femme.

– Attendez ! Comment cela s’est passé avec la comtesse ? s’écria Thérèse, à présent, droite sur ses jambes, reprenant sa position de marâtre incontestée.

Jacqueline trouvait cette question embarrassante. Elle n’avait aucune envie de développer les propos qu’elle avait eut avec la châtelaine, avec sa belle-mère.

– Nous avons pris le thé. Ce fut un agréable moment de détente, répondit elle simplement.

– Pourquoi voulait-elle s’entretenir avec vous ? Elle avait besoin d’une nouvelle cuisinière ?

Thérèse avait volontairement provoqué sa belle-fille. Elle avait vraiment peu de considération envers elle. Cette jeune femme n’était donc rien d’autre qu’une bonniche, à ses yeux. Avait-elle si peu de conversation pour qu’une personne de ce rang ne s’intéresse à elle ? Jacqueline sentait les larmes lui monter, mais elle se reprit, fit volte face, et se tenait maintenant face à Thérèse, la regardant, pour une fois, dans les yeux, sans les baisser.

– Nous avons eu une vraie conversation, entre femmes.

Jacqueline avait, cette fois, répondu à l’ironie de sa belle-mère, sans peur et sans gêne. Thérèse, tourna la tête, scrutant maintenant l’horizon. C’est elle, qui pour une fois, avait détourné le regard. Jacqueline, elle, restait là, la fixant, espérant secrètement ne pas laisser sa belle-mère reprendre le dessus, ni même la conversation. Thérèse rangea le courrier dans sa poche, se baissa pour ramasser le bouquet de

jonquilles, et s'éclipsa nonchalamment vers l'arrière de la maison.

Jacqueline, fière de cette montée de sévérité, se surprit à sourire. Elle fut interpellée par des cris d'enfants. C'était la sortie de l'école. Elle pensa alors à Jean. Vu la beauté du ciel, et la luminosité des rayons du soleil, elle se dit que son fils devait être derrière la maison, dans le gazon, avec Ferdinand. Elle se dirigea donc, elle aussi, vers l'arrière de la maison. Jean était bien là, courant comme il le pouvait derrière une petite balle que Ferdinand s'amusait à lui lancer. Elle regardait le spectacle. Tout comme Thérèse, qui elle aussi, adossée au mur en brique rouge, regardait son petit-fils. C'était sûrement le seul rayon de soleil de sa vie actuelle. Thérèse était froide, et peu aimante, mais elle avait sûrement se déridé un peu, quand elle s'occupait de Jean. Mais, elle n'avait cette attitude que dans une certaine intimité, à l'abri des regards. En public, le masque de la femme orgueilleuse et peu aimable reprenait le dessus. Jean fut troublé dans ses jeux par l'arrivée de sa mère et l'appela. Il n'avait montré aucun signe de tendresse lorsqu'il avait aperçu Thérèse, mais la joie de revoir sa maman se lisait dans son doux regard d'enfant. Jacqueline s'approcha, et lui donna un tendre baiser. Ferdinand, à quatre pattes, en profita pour se relever et faire une pause. Thérèse, prostrée dans son coin, n'avait aucune sorte d'émotion devant le tableau de ses retrouvailles. Elle fit même la moue, à la vue de Ferdinand, qui s'approchait d'elle. Ce dernier en profita pour glisser une réflexion.

– Tu as vu comme il est content de retrouver sa maman...

Il savait très bien que cette petite phrase ne plairait pas à sa femme, mais il avait été touché par l'image de cette mère et de son fils, lui qui avait été si souvent ignoré par les femmes de sa vie. Que ce fussent sa mère, ou, maintenant sa femme.

Thérèse lui lança un regard assassin, sans dire un mot. Elle tourna les talons, se décidant à détendre le linge, qui séchait au soleil. Pendant ce temps là, Jacqueline, heureuse d'une après midi de détente si rare, câlinait son petit garçon, s'étendant dans l'herbe verte avec lui.

Merlin garait la traction noire de Madame la Comtesse dans l'allée, près du porche. Une autre voiture, une Peugeot 203 flambant neuve était rangée devant lui. Il descendit, prit le panier des commissions, et franchit le porche. Sous l'un des marronniers centenaires, Madame était assise, conversant avec un invité. Il reconnut Georges Recher et lui fit un petit signe de la main pour le saluer. Recher lui répondit, et but une grosse gorgée de bière. Le vieil homme, quinquagénaire à la retraite, était toujours habillé comme si il était en activité. Il portait un costume noir à fines rayures, sur une chemise blanche. Il était coiffé d'un canotier, et portait de petites lunettes rondes, dissimulant des yeux semi fermés. Il rendait souvent visite à son amie la Comtesse. Il avait, par le passé, fréquenté assidûment son défunt mari, le Comte. Il partait souvent chasser le dimanche, sur les terres ou dans le petit bois, que le Comte possédait sur les hauteurs d'Etretat. Au décès du comte, sa veuve, avait vendu ses terres, qu'elles n'affectionnaient pas particulièrement. Mais depuis cette époque, Georges venait tous les étés au petit Manoir pour visiter son amie. Lui aussi était veuf. Sa

délicieuse Henriette était morte il y a une dizaine d'années. Un dimanche matin, alors qu'il lui apportait son petit déjeuner au lit, il l'avait trouvé, dans le lit conjugal, les yeux clos, blanchit par une mort soudaine et brutale, venue lui enlever à tout jamais la femme de sa vie. Dès lors, il survivait. Il avait cédé son affaire à son gendre, prenant une retraite anticipée, mais cependant bien mérité, lui qui passait six jours sur sept dans sa boutique fécampoise. Maintenant que sa santé se dégradait, il avait du mal à rester seul. La solitude l'emprisonnant dans sa petite maison de Saint Léonard, sa fille lui avait alors proposé de venir vivre chez elle, à Fécamp. Il pourrait alors profiter de ses petits enfants, et discuter métier avec son gendre, lui qui à son tour était devenu quincailler. Pourtant, il ne voulait pas vendre la maison. Pas encore du moins. On ne sait jamais, avait-il pensé, que les choses ne tournent pas comme il faut. Si la vie chez sa fille ne lui plaisait pas, il pourrait toujours revenir. Et puis, en mettant des locataires dans la maison, il était assuré de toucher une petite rente compensant sa faible retraite de commerçant. Malgré tout, Recher était loin d'être pauvre. Sa femme et lui avaient vécu chichement, sans vacances, sans loisirs, mettant sous après sous de côté, achetant un immeuble au Havre, et une maison à Fécamp, qu'il avait cédé à sa fille au moment du décès d'Henriette.

La Comtesse se servit une orangeade, et en but un peu. Recher lapa la dernière gorgée de sa chope.

– Fameuse, votre bière. Elle me rappelle tant de souvenirs avec votre mari. Nous en avons passés des journées à refaire le monde, autour de ce délicieux breuvage.

– Je me souviens, Georges. Il vous appréciait tant. Vous étiez, et vous êtes toujours un fidèle ami, s'écria la Comtesse, qui savait le flatter.

– Vous savez, mon amie, même si je vais bientôt aller vivre à Fécamp, j'espère que vous m'autoriserez à venir vous voir, s'écria le vieil homme, en ajustant ses lunettes.

– Bien-sûr. Cependant, j'enverrais Merlin vous chercher dorénavant. Je serais plus rassuré que de vous savoir sur la route. Il faut savoir lâcher le volant Georges, ce n'est plus de votre âge.

Le vieil homme s'énerva. « je suis encore capable de conduire » marmonna-t-il. Il savait pourtant que ses réflexes n'étaient pourtant plus les mêmes, depuis quelques mois, dû à certaines absences. Sa fille n'était pas rassurée lorsqu'elle le voyait partir avec la voiture, mais il avait du mal à entendre raison. Elle avait alors glissé un mot à la Comtesse pour que celle-ci puisse lui faire un peu la leçon. Recher se reprit, sentit qu'il avait été un peu grossier avec la comtesse. Il lui prit d'accepter ses excuses. La Comtesse le rassura immédiatement.

– Ce n'est rien, mon ami. Vous savez, c'est très agréable de se laisser conduire. Surtout avec des paysages comme ceux de notre belle Normandie. Le paysage se dévoile mieux, côté passager que côté conducteur.

Recher sourit. Merlin arriva avec un autre pichet de bière. Les deux hommes se serrèrent la main, puis le majordome, une fois le pichet installé au centre de la petite table de jardin en fer blanc, disposa. Georges le regarda partir.

– Il est bien brave votre homme à tout faire. Il est à votre service depuis combien de temps maintenant ?

La Comtesse avait déjà répondu à cette question, lors d'une précédente visite. Mais, Recher, âgé de 72 ans, commençait à perdre la tête, prémisse de sa maladie naissante. Elle lui répéta donc.

– Cela fait douze ans déjà. Monsieur le Comte l'avait engagé sur les recommandations d'un couple d'amis que nous avions à Paris. Il est là tout le temps, et toujours aux petits soins. De plus, c'est un excellent cuisinier, et un confident attentif.

– C'est important d'avoir une bonne oreille qui sait vous écouter, s'écria le vieil homme.

La Comtesse cherchait comment aborder avec l'aîné les recommandations d'Isabelle, sa fille. Elle avait déjà abordé la conduite de la voiture, et s'était pris les foudres du vieil homme. Elle avait promis à la jeune femme de parler avec son père de la location de la maison. Elle en avait également touché un mot à Jacqueline. Elle se décida à l'évoquer.

– Dites Georges. Où en êtes-vous avec votre maison ? Avez-vous trouvé un locataire ?

Le vieil homme parut surpris de la question.

– Ma fille en a parlé au notaire. Mais ce bon à rien ne réagit pas beaucoup, s'emporta-t-il, en haussant le ton.

Puis, il se leva, fit le tour du marronnier. Il s'arrêta, toucha l'écorce du vieil arbre. La Comtesse se leva à son tour pour le rejoindre.

– J'ai peut-être des connaissances qui pourraient être intéressés. Un jeune couple, à la recherche d'une petite maison, lâcha-t-elle.